

Sandrine ARNAUD

LA VOISINE D'À CÔTÉ

**Ils vivent à deux pas...
Mais connaissez-vous vraiment
leurs secrets ?**



Extrait :

LA VOISINE D'À CÔTÉ



Copyright © 2025 Sandrine ARNAUD



Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-488213-04-2

Dépôt légal : Avril 2025

Merci de respecter les droits d'auteur en achetant cet ouvrage par des canaux légaux.

Ce livre est protégé par les lois internationales sur le droit d'auteur. Toute reproduction, adaptation ou distribution non autorisée, totale ou partielle, est strictement interdite sans l'autorisation de l'auteur ou de l'éditeur.

Prologue

Le silence m'opprime plus que le bruit. Plus lourd, plus pesant, aussi glaçant qu'une main invisible qui me serre la gorge. Tétanisée au milieu du salon, le souffle court, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je compte. Un, deux, trois... Ça ne sert à rien. Je ne peux pas m'en empêcher. Quatre, cinq, six... Le sang, partout. Sur le sol, sur les meubles, sur ma peau. Sept, huit, neuf... Impossible de distinguer le leur du mien. Peut-être qu'au fond, cela n'a plus d'importance.

Une odeur sucrée flotte dans l'air, incongrue au milieu du carnage. Une senteur de vanille. Douce, écœurante. Elle s'infiltre partout, sature mes poumons, colle à ma peau. Je veux bouger, mon corps refuse. Mes jambes sont paralysées. Tout semble figé dans cette scène de cauchemar.

Rémi est-il mort ?

Monsieur Coulique respire-t-il encore ?

Le salon est un champ de bataille. Des traces de lutte, des objets renversés, un couteau ensanglanté abandonné à quelques mètres de moi. L'odeur du sang me soulève l'estomac, me rappelle que ce n'est pas un mauvais rêve. C'est indéniable.

Les faits sont là.

À présent, tout s'impose à moi.

Maintenant, je sais.

Je sais qui se cache derrière tout ça.

Qui s'est joué de nous tous, patiemment, méthodiquement.

Un subtil tintement métallique retentit derrière moi.

Un son infime, pourtant glaçant.

Ce bruit... Je l'ai déjà entendu.

Mes doigts tremblent alors que je recule d'un pas, mes chaussures glissent légèrement dans le liquide poisseux qui recouvre le sol.

Je veux crier, appeler à l'aide, aucun son ne franchit mes lèvres.

Soudain, une voix résonne derrière moi.

Douce. Fausse. Calme.

— Comprends-tu enfin ?

Je ferme les yeux. La peur s'enroule autour de moi comme un serpent, sinueuse, implacable.

Un frisson me parcourt. Chaque muscle de mon être hurle de fuir.

Trop tard.

Trop tard pour tous.

Trop tard pour moi.

Trop tard pour arrêter tout ça.

Quelque chose me frôle l'épaule. Je retiens un sursaut.

La respiration de mon bourreau effleure ma nuque, libérant un souffle chaud et malsain.

Un murmure me glace.

— Tu n'aurais pas dû fouiner !

Sa voix, à peine audible, me paralyse, suivie d'un ricanement léger, presque amusé.

Un parfum sucré flotte dans l'air. Doux. Envahissant.

Et puis, plus rien.

Quelques semaines plus tôt.

1

Installée sur mon canapé, je sens la chaleur insupportable de mon ordinateur portable sur mes cuisses. Je vais devoir investir dans un ventilateur. J'essaie d'établir le plan de mon prochain roman. Rien. Le syndrome de la page blanche. Mon éditeur me met la pression, chaque mot semble peser une tonne.

Je tourne la tête. Le salon est plongé dans la pénombre, seule la lueur de mon écran éclaire mon visage. À travers la vitre dépolie de la porte d'entrée, une silhouette indistincte se dessine, immobile. Les réverbères de la rue illuminent un manteau sombre et trahissent une masse de cheveux blonds. Sybille, ma voisine. Elle semble agitée.

Je ferme mon ordinateur d'un claquement sec et me lève d'un bond. Une bourrasque glacée s'engouffre dans la pièce alors que j'ouvre la porte. Sybille tremble, recroquevillée dans son manteau, une valise rouge à ses pieds.

Une valise ?

Mon regard se fixe dessus. Une, deux, trois... Je compte les fermetures Éclair. Quatre. Je compte les taches de boue sur le tissu. Cinq. Ce n'est pas normal.

Je remonte vers le visage de Sybille. Son maquillage a coulé, traçant des sillons sombres sous ses yeux rougis. Ses mèches blondes sont plaquées à ses joues humides, témoin de nombreuses larmes versées. Une odeur sucrée m'envahit, se mêlant au froid mordant de la nuit : un effluve de vanille, à la fois douce et écœurante.

Mon estomac se noue.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Sybille ? murmuré-je.

Elle ne répond pas. Juste un frémissement de ses lèvres. Je me décale pour la laisser entrer et allume le lustre. Elle trébuche presque sur le seuil, sa respiration saccadée. Son manteau glacé effleure mon bras tandis qu'elle marche devant moi. D'un geste fébrile, elle l'arrache et le glisse sur le portemanteau près de la porte.

Je referme derrière elle, coupant net le bruit du vent qui fouette la façade. L'air de la maison est plus doux, imprégné de l'odeur du bois ciré et du thé que j'ai laissé infuser sur la table basse. Pourtant, la vanille de Sybille sature mes narines.

Ses sanglots redoublent, aucun mot ne sort. Je l'invite à s'installer dans le salon, là où mon plaid repose encore en boule.

Elle s'effondre sur le canapé. Son dos s'arrondit, ses épaules s'affaissent, sa main tremble sur son genou. Son chagrin s'intensifie, étouffé, déchirant. Je m'approche.

— Je l'ai quitté, soupire-t-elle, entre deux hoquets.

Rémi.

Le prénom claque dans mon esprit comme une évidence. J'inspire lentement, le compte mental reprend malgré moi. Un, deux, trois... Je scanne son visage. Quatre, cinq... Deux grains de beauté sous l'œil droit. Six, sept... Ses cils collés par les larmes.

D'un geste instinctif, je prends sa main dans la mienne. Sa peau est glacée, ses doigts tremblent encore. Du pouce, je caresse sa paume, tentant de l'apaiser. Elle s'accroche un peu plus fort, comme si ce simple contact pouvait l'ancrer.

Son visage reste baissé, des mèches humides encore collées à ses joues. Son souffle irrégulier s'entrecoupe par moments et ses épaules tressaillent par saccades.

Je ne la lâche pas du regard. Rémi a-t-il dépassé les limites ? Ou bien est-ce Sybille qui a pris une décision irréversible ?

Son étreinte sur ma main se relâche légèrement. Peu à peu, sa respiration retrouve un semblant de calme. Je patiente, prête à l'écouter.

Elle hoche la tête quand ses pleurs se tarissent enfin. Avec douceur, je remets une mèche de ses cheveux blonds derrière son oreille :

— Tu peux tout me dire, Sybille, murmuré-je.

— Je ne l'aime plus.

D'un revers de manche, elle essuie une larme sur sa joue.

J'essaie d'évaluer la situation. Je pince les lèvres. Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'elle prenne cette décision ? Rémi et Sybille forment un couple modèle pour moi, je ne les imagine pas se séparer. Depuis deux ans que nous sommes voisins dans ce petit lotissement de Tallende, en Auvergne, nous avons partagé tellement de bons moments. Comment a-t-elle pu en arriver là ?

— As-tu rencontré quelqu'un d'autre ? tenté-je.

Un cliché, je sais. Pourtant, cette raison me vient à l'esprit en premier.

— Non ! C'est compliqué... Il m'a trompée !

Un sanglot rauque lui échappe, suivi d'une inspiration saccadée. Elle camoufle son visage entre ses mains, mais cela n'étouffe pas complètement les hoquets qui secouent sa poitrine.

Je me fige. Ma bouche s'entrouvre. Aucun son ne sort. Mes doigts s'accrochent au tissu de mon pantalon, comme si ce geste pouvait stopper le déferlement de pensées qui m'assaillent. Comment a-t-il pu la tromper ? Avec qui ? Pourquoi ? Tout semblait aller entre eux... Était-ce une illusion ? Depuis combien de temps cela durait-il ?

Mon esprit vacille, cherchant à rassembler les morceaux de cette annonce. Je me penche :

— Quand, comment ?

Elle se détend, frotte ses mains l'une contre l'autre dans un acte fébrile, puis reprend :

— J'ai tout découvert il y a huit mois. J'ai tout tenté. Je te jure que j'ai essayé, je n'y arrive plus. C'est impossible. Je ne peux continuer à vivre avec ça, comme si de rien n'était.

Je repense à notre dernière discussion, quand je lui parlais de l'infidélité d'un de mes personnages. Un malaise s'empare de moi.

— Je suis désolée Sybille. Je l'ignorais... Tu aurais pu m'en parler. Tu as dû te sentir super mal quand je t'ai expliqué cette histoire, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je... Je ne sais pas, je n'ai pas osé. Je ne voulais pas gâcher ton enthousiasme au sujet de ce roman qui te tenait tant à cœur, tempère-t-elle doucement, la voix presque cassée.

Ne supportant plus qu'elle s'essuie le nez avec sa manche, je me lève, attrape une boîte de mouchoirs sur l'étagère et la lui tends. Elle prend un carré, les doigts tremblants et se remet à pleurer comme si ce geste avait ravivé son chagrin. J'aimerais la reconforter, trouver une solution immédiate. L'impuissance me cloue sur place. Ma curiosité brûle. Je ravale mes questions. Elle a besoin d'être écoutée, pas interrogée. Mon instinct d'investigatrice devra patienter.

— Tu ne l'aimes plus, tu es sûre ? Tu n'as pas envie de lui pardonner ?

— Non. Tu sais, je passais mon temps à surveiller son téléphone, à vouloir tout connaître sur ces faits et gestes... Je sentais que quelque chose n'allait pas. Je lui lançais sans cesse des piques, c'était plus fort que moi. Ça devenait invivable...

Je me mets à compter mes pas en tournant en rond dans le salon, en tirant nerveusement mes cheveux en arrière, les doigts pressés contre mon crâne comme pour ancrer mes pensées.

— Tu veux rester ici quelque temps ? proposé-je.

— C'est gentil, mais je vais aller chez ma sœur quelques jours. J'ai trouvé une maison à louer. Je ne sais pas encore si j'aurais la place pour que les filles aient chacune leur chambre... Je voulais juste te prévenir...

Je me pince les lèvres pour réfléchir. Les jumelles pourraient partager la même chambre. Ce qui n'est pas du tout leur cas. Elles ne s'entendent pas, elles sont différentes sur tous les plans, tant physique que psychologique.

Cela va forcément s'arranger. C'est impossible que cela se termine ainsi. Rémi aime Sybille. Une raison explique certainement son infidélité. Je ne supporte pas que les gens que j'apprécie puissent être malheureux. Peu importe leurs défauts.

Sybille se lève brusquement et se dirige vers la sortie.

— Je ne te dérange pas plus longtemps, tu devais sûrement travailler, ma sœur m'attend, dit-elle la main déjà posée sur la poignée de la porte.

J'aimerais l'aider. Je n'arrive pas à réfléchir assez vite. Je me sens impuissante, inutile.

— Tu ne me gênes pas, c'est juste que... j'ai du mal à réaliser.

Son ton devient soudain plus sec, comme si son chagrin avait disparu.

— Je te tiendrais au courant. Je ne voulais pas que tu apprennes mon départ par quelqu'un d'autre du village.

Nos yeux se croisent, je compte les secondes de silence avant qu'elle n'ajoute :

— Et toi, tout va bien avec Victor ?

Sa question me surprend.

— Oui...

Elle se racle la gorge.

— Tant mieux alors ! À bientôt Émilie ! affirme-t-elle en quittant la pièce sans tarder.

Je l'observe s'éloigner, sa valise roulante derrière elle. Le calme s'installe. Je n'entends plus que le crépitement du bois de la cheminée.

Dans notre village d'environ mille-cinq-cents habitants, les nouvelles se répandent vite. Je ne m'intéresse pas beaucoup aux ragots, cependant, mon oreille est devenue plus attentive depuis que je me suis mise à écrire, il y a deux ans. Je me compare à une éponge, je capture l'essence des conversations, anecdotes ou émotions qui se dégagent des aventures des autres. Mes observations nourrissent mes récits, rendent plus crédibles mes personnages et mes dialogues.

Ma voisine me laisse là, face à cette révélation brutale. Comme si l'histoire que j'avais inventée pour mon dernier roman, sorti il y a un an, se transformait en une réalité douloureuse pour Sybille et Rémi. Sauf que mon livre se termine bien, le couple finit par se pardonner leurs erreurs, renouvelant même leurs vœux de mariage après trente ans de vie commune.

Si seulement je pouvais réécrire le récit de mon amie, si seulement c'était aussi simple.

Hier soir, je me suis couchée le ventre noué. Voir mes amis souffrir m'est insupportable, surtout dans une situation comme celle de Sybille. J'ai du mal à y croire... J'essaie d'imaginer son ressenti lorsqu'elle a découvert la vérité, les indices qui ont éveillé ses soupçons, les moments de doute avant l'inévitable confrontation. Et si c'était lui qui avait tout avoué ? Je me mets à sa place. Si Victor me faisait la même chose... Je sens un nœud plus fort se former dans mon estomac à cette simple idée. Mon cœur se briserait en mille morceaux. Je ne crois pas que je pourrais lui pardonner.

Ce matin, nous devions sortir nous promener. Mais, mon mari, Victor est resté assis à l'îlot central, qui distingue notre cuisine du salon, le nez sur son téléphone. Il semble préoccupé depuis que je lui ai raconté la séparation de nos voisins. D'habitude, ce genre d'histoire le laisse indifférent... Est-ce que cela le touche plus que je ne l'aurais imaginé ? Ou bien est-ce autre chose ? Un souci au boulot peut-être ? Je n'aime pas les non-dits, alors je me lance sans trop réfléchir et m'approche de lui.

— Ça va, Victor ? Tu sembles ailleurs ?

Il hésite un instant avant de répondre, sans lever les yeux.

— Oui... oui... je regardais mon planning de travail de la semaine prochaine, réagit-il d'une voix neutre.

— Tes horaires ont encore changé ? m'inquiété-je.

— Oui, je vais finir tard lundi et mardi, tu seras tranquille pour écrire, précise-t-il comme s'il voulait minimiser la chose.

— Oh... de toute manière, lundi soir, je vais à la danse, je serais trop fatiguée pour prendre la plume. Tu vas me manquer quand même, soufflé-je, tentant de cacher ma déception.

Je suis une solitaire. J'aime me poser au coin du feu, mon ordinateur sur les genoux, me perdre dans mes textes et mes histoires. Depuis que je me suis lancée dans cette aventure, j'ai du mal à m'arrêter, c'est devenu comme une addiction. Le soir, lorsque je ferme les yeux, mes pensées s'emballent. Les idées fusent. Mon esprit ne tourne qu'autour des mots que je coucherai sur le papier au matin. J'adorerais que quelqu'un invente une machine qui retranscrirait virtuellement, nos réflexions, nos pensées quand nos paupières sont closes.

Avec les progrès de la technologie, qui sait si, un jour, nous ne pourrions pas consigner nos théories dans un coin de notre tête et les retrouver écrites sur le papier le lendemain ? L'idée me semble improbable, mais fascinante.

Malgré mon goût pour la solitude, j'aime la présence de mon mari le soir. Sa seule présence suffit à m'apaiser, même lorsque nous échangeons peu. Comme à notre habitude, nous avions prévu aujourd'hui une promenade en forêt pour nous ressourcer.

— On va marcher un peu ? proposé-je, suivant notre plan.

— Oui, je vais juste me laver les dents et on y va, répond-il.

Il semble partant, cependant, quelque chose dans son attitude me dit qu'il est préoccupé. Alors qu'il enfile sa veste, une bouffée d'arôme de café s'échappe de son pull. Ce parfum, si familier, m'apaise d'ordinaire. Le connaissant, lui tirer les vers du nez sera difficile. De plus, il reste toujours prudent sur ce qu'il verbalise, craignant que je ne m'en serve dans les dialogues de mes personnages. Le fait qu'il craigne de devenir une source d'inspiration involontaire m'arrache un léger sourire.

Je profite qu'il soit occupé pour prendre mon téléphone et envoyer un message à Sybille.

Les mots peinent à venir, tant j'aimerais savoir si elle a agi sur un coup de tête et si elle a changé d'avis. Je me retiens. Après tout, j'ignore les tenants et les aboutissants.

Émilie :

Coucou, j'espère que tu vas bien.
Si tu as besoin, surtout n'hésites
pas. Je pense à toi.

Cette incertitude m'empêche d'en dire plus. Je cherche la meilleure façon de lui témoigner mon soutien sans la brusquer. Alors, je me contente de lui demander des nouvelles.

Nous enfilons nos baskets et sortons. Je remarque que le portail du vieillard, notre voisin d'en face, est fermé. Il est toujours ouvert, habituellement, comme pour accueillir des visiteurs, bien qu'il n'en reçoive jamais. Cela ne m'inquiète pas outre mesure, étant donné que c'est un vieux grincheux.

Peu bavard, il engage la conversation uniquement pour se plaindre : il déplore que nos haies montent, que nos fleurs sentent trop fort, que les chats se baladent chez lui. Il sort peu, ne conduit pas, reçoit rarement de la visite. Je me demande s'il a de la famille. Malgré le peu de sympathie que j'éprouve pour lui, j'espère qu'il va tout de même bien, même si nous ne partageons pas grand-chose.

Ce matin d'hiver est glacial. Victor et moi, nous nous aventurons dans les vergers de Tallende, là où nous nous sommes mariés, à notre arrivée dans le village. L'air frais nous réveille à chaque respiration. Les pommiers n'ont plus de feuilles, mais sont des souvenirs de notre mariage. Les rivières de la Monne et de la Veyre traversent les vergers. Leurs eaux claires reflètent un peu de lumière.

Nous marchons côte à côte, main dans la main, le sol gelé crisse sous nos pas. Nous profitons du calme de cet endroit qui fait partie de notre histoire. Chaque plante ligneuse et chaque sentier nous rappellent des souvenirs, des rires partagés, des promesses, tout ce que nous avons construit ici.

En passant devant chez la sœur de Sybille, je pense à elle et vérifie si j'ai reçu une réponse de sa part. Rien. Je ne vois pas sa voiture non plus. J'adorerais m'y arrêter, mais je ne veux pas la déranger. Impossible de réfléchir à autre chose qu'à mon amie, je ne sais pas pourquoi cela me touche autant. À chaque fois qu'un couple proche se sépare, cela me fait peur. Cela casse toutes mes croyances sur l'idée que deux personnes peuvent s'aimer toute une vie et surmonter toutes les épreuves ensemble. Cela me renvoie à mon couple, à ma vie, à notre façon de vivre. J'ai le sentiment d'avoir besoin, dans ces moments, d'être rassurée. Je tourne la tête vers Victor pour capter son regard.

— Tu crois qu'on sera toujours là, à se balader main dans la main, dans quelques années ?

Il serre un peu plus fort mes doigts, fixe un point devant lui, comme s'il prenait le temps de réfléchir à la question.

— Je suppose que oui, répond-il finalement, d'un ton presque détaché.

Je pince les lèvres en repensant à Sybille, à l'orage qui s'abat sur elle. Mon ventre se noue sans que je puisse m'en empêcher.

— Tu... tu serais capable de me tromper ? demandé-je, anxieuse.

À ma grande surprise, il lâche soudain ma main et glisse la sienne dans sa poche.

Je fixe son bras replié, essayant de ne pas laisser mon esprit s'emballer. Une, deux, trois respirations. Quatre, cinq... Il frotte sa nuque comme si mes mots l'énervaient.

— Pourquoi parles-tu de ça maintenant ? Tout va bien ! s'exclame-t-il.

Je perçois son embarras, bien que ce ne soit pas mon intention. J'ai simplement besoin d'être rassurée, sincèrement. Cependant, c'est tout l'inverse qui se produit. Une brûlure me pique les yeux.

— C'est juste que... quand je vois tous ses couples qui se séparent, j'ai peur que cela nous arrive aussi.

Il soupire, visiblement tendu, voire agacé.

— Arrête de penser au pire, ça ne sert à rien, lance-t-il.

Je reste silencieuse, perturbée par le ton tranchant de sa réponse. Peut-être que j'en fais trop... Je m'inquiète sûrement à tort. Je suis de nature anxieuse, mais ce n'est généralement pas pour rien. Comme quand j'ai quitté mon dernier emploi, avant de me mettre à l'écriture, personne ne croyait que mes collègues de travail pouvaient me harceler.

3

Je n'ai toujours pas reçu de réponse au message envoyé à Sybille, il y a deux jours. Cela ne m'étonne pas vraiment, connaissant son caractère. Elle n'est pas du genre à réagir dans l'instant. Avec l'épreuve qu'elle endure, je n'ai pas envie d'insister... L'inquiétude commence quand même à me gagner.

Il est 17 h, l'obscurité tombe déjà. Par la fenêtre, j'aperçois Victor dans le jardin, il installe des luminaires le long de l'allée

qui mène à notre porte. Il en a aussi posé sur notre portail et le portillon. J'attends qu'il termine pour aller voir le résultat une fois la nuit complètement noire.

En patientant, je reste près du feu, j'ouvre mon ordinateur portable. Mes doigts tapotent le clavier sans rien écrire. Mes pensées divaguent entre Sybille, Victor, que j'observe depuis le salon à travers la baie vitrée, la télévision allumée et cette fichue page blanche devant moi. J'essaie de me concentrer pour progresser sur mon plan, je n'ai toujours aucune idée solide. Mon éditeur va finir par ne plus me verser d'avance, si je ne lui envoie rien...

Je dois trouver un sujet. Pour cela, je dois quitter ma bulle, émerger de ma solitude, aller à la rencontre des gens. Je rejoins Victor dehors, il n'est plus seul. Rémi, assis dans sa voiture garée dans la rue, discute avec lui. Je ne perçois pas leurs échanges, alors j'approche prudemment. Dès qu'il me remarque, Rémi me salue avant de démarrer précipitamment, comme si ma présence l'avait fait fuir.

Il s'éloigne, puis je me tourne vers Victor. Malgré les erreurs de Rémi, je n'ai pas d'animosité envers lui. Je ne souhaite pas qu'il souffre.

— Comment va-t-il ? demandé-je, en observant Rémi rentrer chez lui.

— Pas très bien, répond Victor, sans donner trop de détails.

Je lève la tête pour l'écouter, attendant qu'il en dise davantage. D'une taille bien supérieure à la mienne, je dois lever les yeux pour croiser son regard. Puis, je frotte distraitement la terre sur son pantalon de travail, espérant qu'il me raconte tout sans que j'aie à poser mille questions.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il ne comprend pas pourquoi elle est partie. Il en a gros sur la patate. Elle veut divorcer. Apparemment, elle ne reviendra pas.

Je croise les bras, surprise qu'il n'entende pas les raisons de son départ.

— Il t'a parlé de ce qu'il lui a fait ?

— Non, il a juste dit qu'il ne voyait plus ses filles et que ça l'angoissait.

Le son de sa voix donne l'impression qu'il partage sa douleur. Je me baisse et ramasse quelques feuilles mortes sur le sol pour m'occuper en attendant la suite. Il n'en dit pas plus. J'aimerais pourtant connaître son point de vue.

— Qu'en penses-tu, toi ?

— Rien, ce n'est pas notre problème en fait, lâche-t-il, comme si tout le laissait indifférent.

Agacée par son détachement, je prends le balai et commence à nettoyer la terrasse, pendant qu'il retourne à ses luminaires. J'essaie de contenir mon exaspération, je ne suis pas du genre à garder les choses pour moi.

— Je ne comprends pas comment tu peux rester insensible à ça !

Il lève les yeux au ciel, visiblement peu disposé à continuer cette conversation. D'accord, cela ne nous regarde pas, je ne vais pas m'en mêler... Tout de même, c'est dur d'imaginer ce couple se déchirer. Nous partagions encore des instants festifs ensemble il y a à peine un mois. Tout allait bien entre eux, je n'ai senti aucune tension. Nous ne connaissons pas leur quotidien, c'est certain, mais elle ne m'en avait jamais parlé non plus.

Soudain, le portail du vieillard d'en face s'entrouvre. Je m'inquiétais déjà de le trouver fermé. Cette fois, c'est pire : Monsieur Coulique s'avance vers nous, les mains posées sur ses hanches, lui qui ne met jamais un pied dehors une fois la nuit tombée. Avec notre portillon ouvert, la rue s'offre à nous autant que nous nous offrons à elle... Il porte ses éternels sabots de jardin et un imperméable beige si long qu'il dissimule entièrement ses jambes. Son visage, comme toujours,

reste impassible. Je ne l'ai jamais vu sourire, ni même esquisser la moindre expression.

Déjà, je devine qu'il vient encore nous reprocher d'exister. Et, bien sûr, sans un bonjour.

— Vous avez bientôt fini avec le bruit de votre taille-haie ? râle-t-il.

Je ne me force pas non plus à être polie. Je croise les bras instinctivement face à cet homme sec et désagréable.

— Nous n'avons pas utilisé le taille-haie depuis au moins deux semaines, Monsieur Coulique, m'exclamé-je, sûre de moi.

Il frotte sa longue barbe blanche, jette un œil autour des autres maisons, fronce les sourcils, puis fixe Victor. Son imperméable dégage une odeur de poussière, comme s'il venait de sortir d'un grenier oublié : une senteur sèche, stagnante, imprégnée dans ses vêtements, qui me donne presque envie d'éternuer.

— Qui s'est servi de son taille-haie la nuit dernière, alors ? demande-t-il.

Victor termine d'installer ses lumières au sol sans lui prêter attention, comme s'il comptait sur moi pour gérer la conversation.

— Nous n'avons rien entendu. Hein, Victor ?

Je dévisage Victor et attends une confirmation de sa part.

— Euh... oui, je n'ai pas fait attention, je dormais, confirme Victor.

— Pourtant, quelqu'un l'a bien utilisé cette nuit. Votre voisin, Rimi, ce n'est pas lui qui a fait tout ce raffut ? insiste-t-il.

Il veut dire Rémi, ce monsieur n'aime pas prononcer les noms des gens correctement, je reste persuadée qu'il le fait exprès.

— Je ne sais pas, monsieur Coulique, allez donc lui demander vous-même, enchaîné-je, légèrement agacée.

Je reprends mon balayage, sans lui prêter attention, espérant qu'il s'en aille et abandonne.

Il tourne finalement les talons en marmonnant qu'il va appeler la police si cela recommence. Franchement, il peut bien les contacter. Si cela peut l'occuper, tant mieux.

Pourquoi quelqu'un s'amuserait-il à jardiner en pleine nuit ? Peut-être confond-il la nuit avec la fin de journée quand il fait sombre, comme ce soir. De toute façon, je n'ai rien entendu ni chez nous, ni chez les voisins. Il perd sans aucun doute la tête... ou alors c'était simplement lors de notre absence. Je laisse tomber et retourne à l'intérieur. Je dois travailler sur mon roman. Je me prépare un thé pour me réchauffer les mains, puis m'installe à nouveau devant ma page Word désespérément blanche. Les nouvelles de mon amie se font encore attendre...

Voilà une semaine que Sybille ne donne plus signe de vie. En sortant du travail, je décide de l'appeler à nouveau. Mon regard reste fixé sur l'écran de mon téléphone tandis que je relis mes messages, me demandant si l'un d'eux a pu la froisser. Je me console en pensant qu'elle prenait toujours son temps pour répondre, même dans les moments les plus heureux.

À force, je finis par me questionner : étions-nous bel et bien proches, ou simplement voisines ? Après tout, notre rencontre ne remonte qu'à deux ans, lorsque nous avons emménagé. Tout le quartier nous a réservé un accueil chaleureux. Les voisins restent globalement sympathiques et les invitations à dîner fréquentes. Est-ce pour autant une véritable relation ?

Elle ne répond toujours pas. Je range mon téléphone, prends la route du retour.

D'ailleurs, je ne vous ai pas parlé de mon métier, en dehors de l'écriture. Pour l'instant, je n'en ai pas vraiment. Je rêve de devenir auteure, de vivre un jour de mes histoires.

Au départ, j'ai fait des études de comptabilité, mais sans expérience dans ce domaine, on ne m'a jamais embauchée. Alors j'ai réussi à décrocher d'abord un travail dans un collège en tant que surveillante. Cela ne s'est pas passé comme je l'imaginais. Une mauvaise rencontre m'a bouleversée et j'en sors à peine.

Tout avait pourtant bien commencé. Les tâches n'étaient pas trop compliquées, même si les élèves pouvaient parfois se montrer turbulents, je trouvais ça gérable. C'est avec mes collègues que les choses ont dégénéré. Plus précisément avec Alain, un homme d'une quarantaine d'années, en charge de la

logistique et de l'administratif. Dès mon arrivée, il a manifesté un intérêt que, sur le moment, j'ai interprété comme un simple élan de gentillesse. Je n'avais pas réalisé qu'il nourrissait des intentions bien éloignées des miennes...

Très vite, ses remarques ont pris un ton plus personnel et insistant. « Tu es ravissante aujourd'hui. » « Tu attires tous les regards, tu le sais ? » Puis il a commencé à chercher des occasions pour être seul avec moi. À la pause, il s'installait systématiquement à mes côtés, même si j'essayais de lui faire comprendre que je préférerais rester tranquille. Il trouvait des excuses pour venir dans mon bureau, toujours plus près, toujours plus intrusif.

Un jour, il a fait plus que parler. Alors que je classais des dossiers dans un placard, il est entré derrière moi et a posé ses mains sur mes épaules. Je me suis figée. « Tu travailles trop, Émilie, tu devrais te détendre un peu », a-t-il dit en riant. J'ai repoussé ses bras et quitté la pièce en prétextant une urgence. Cette scène m'a hantée pendant des jours.

Quand j'ai essayé de parler de son comportement à une collègue, elle m'a lancé un regard en biais, avec un sourire en coin. « Alain ? Sérieusement ? Tout le monde sait que tu ne résistes pas à son charme. » Cette phrase m'a glacée. Il répandait la rumeur que j'avais eu une aventure avec lui. Peu à peu, l'attitude des autres a changé. Des messes basses, des ricanements narquois... Certains ont même commencé à m'éviter.

Je n'ai pas osé en parler à Victor. Comment aurait-il réagi face à ces rumeurs ignobles ? J'avais peur qu'il doute de moi, qu'il me tienne responsable d'une manière ou d'une autre. Alors, j'ai gardé tout ça pour moi, en silence, chaque jour devenant un peu plus insupportable.

— Le soir où tout a basculé, je me trouvais sur le parking du collège. J'avais travaillé tard. J'imaginais être seule. Alain se tenait là, patientant près de mon véhicule. Je l'ai vu venir

vers moi, son sourire déformé par une assurance qui me terrifiait. « Tu sais qu'on ne peut pas continuer à se cacher comme ça », avait-il dit, en s'approchant.

J'ai reculé jusqu'à ce que mon dos touche ma voiture. Il a tendu la main pour caresser mon visage et j'ai tourné la tête. C'est là qu'il a essayé de m'embrasser de force. Il m'a agrippée par les épaules et j'ai senti son souffle sur mon cou. Tout mon corps s'est mis à trembler.

C'était la goutte d'eau. Des mois de peur, de honte, de colère retenue... tout a explosé. J'ai levé mes mains et serré sa nuque de toutes mes forces. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien. Juste sa respiration qui saccadait sous mes doigts, ma rage qui me consumait.

Puis, je l'ai lâché. Il est tombé au sol, haletant, et m'a lancé un regard plein de haine. Il s'est relevé et a pris la fuite sans dire un mot. Submergée par la panique, mes jambes se sont dérobées : je me suis retrouvée assise, le dos appuyé contre la voiture, en proie à une hypervigilance oppressante. Mes mains tremblaient, mon cœur tambourinait à tout rompre et l'obscurité semblait se refermer sur moi.

Ce soir-là, je suis rentrée chez moi. J'ai tout avoué à Victor. J'ai raconté chaque détail, chaque instant de cet enfer. Il m'a écoutée sans m'interrompre. Pour la première fois depuis des mois, je me suis sentie crue et soutenue.

Le lendemain matin, j'ai remis ma lettre de démission. Je savais que je ne pourrais plus franchir les portes de cet endroit. Fuir ou me taire n'étaient plus des options, j'avais besoin d'avancer, loin de cet homme, loin de ces regards chargés de jugement. Voilà pourquoi nous avons changé de ville : pour me permettre de me reconstruire, de repartir de zéro.

En attendant, ma mère m'a trouvé une place dans son usine à Cournon-d'Auvergne. Depuis des années, elle empile des pièces de robinetterie destinées aux installations de gaz. De mon côté, je soude des tuyaux, bien plus épais que ceux qu'on

visse derrière les bouteilles domestiques. Ces équipements sont réservés à l'industrie, je crois. Je travaille ici depuis peu, alors je ne comprends pas encore tous les usages. Les conduits mesurent entre un et trois mètres de long. Je les passe d'abord dans une machine qui sertit les embouts, puis dans une autre qui les étire pour tester leur solidité. Une fois validés, je les sors et les empile dans des caisses. L'intensité du rythme, l'impératif de performance et le travail continu de soulever ces pièces finissent par m'épuiser.

J'ai accepté ce poste en attendant de trouver mieux. J'ai 25 ans. Je reste toujours en quête d'un véritable projet professionnel. Une seule certitude m'anime : mon amour pour Victor. Mariés depuis un an et demi, nous vivons une relation harmonieuse.

Lui aussi a des horaires atypiques. Il travaille à la SNCF, où il répare des trains. L'avantage, c'est que nos emplois du temps nous offrent souvent des matinées ou des après-midi ensemble. Il est rare que nos rythmes ne coïncident pas. J'aime rentrer, le retrouver. Cependant, ces derniers temps, quelque chose a changé. Quand il arrive, je cherche son regard. Il me sourit, me serre dans ses bras, pourtant une nuance imperceptible de retenue plane. Cette étreinte me paraît plus brève qu'avant, comme si un infime fossé s'était creusé entre nous. Un changement subtil, presque insaisissable. J'espère vite en comprendre l'origine.

En arrivant à la maison, je me gare devant, car un véhicule noir est stationné sur notre parking. Je n'y connais rien en automobile et ne reconnais les voitures de mes amis que grâce à leur couleur. C'est vrai aussi que cela ne m'intéresse pas beaucoup. Je crois que c'est celle de Rémi. Je n'en suis pas sûre. Je longe les poteaux de notre grand portail ouvert et m'approche. Victor bricole sous la voiture. Rémi se tient debout près du volant.

— Un souci mécanique ? demandé-je.

Victor est trop concentré pour me répondre, alors c'est Rémi qui s'avance vers moi pour me saluer. L'odeur de cambouis flotte autour de lui, âcre et persistante, s'accrochant à ses vêtements comme une seconde peau.

— J'ai eu un problème lors de ma vidange...

Il part dans une longue explication « pièces-autos » qui ne m'intéresse pas du tout. Je me contente de faire semblant de l'écouter en hochant la tête. C'est un homme tellement gentil, très réservé, ce n'est pas un séducteur dans l'âme. Pas très grand, brun, les yeux noirs, il frôle la quarantaine. Il porte toujours des vêtements identiques, à croire qu'il ne se change jamais. Heureusement, aucune mauvaise odeur ne se dégage de lui, sinon je ne pourrais pas m'en approcher. Même en sachant qu'il a pu tromper et faire souffrir Sybille, je n'arrive pas à le détester. Il dégage de l'honnêteté, de la sympathie. J'aimerais savoir comment il se sent.

— Tu vas bien, Rémi ?

Il baisse les yeux au sol, ses joues rougissent.

— On fait aller. Tu sais, j’imagine, que Sybille est partie ? m’interroge-t-il.

Je suis embarrassée à l’idée de lui parler du fait que je n’ai plus de contact avec elle. Lui, doit avoir des nouvelles, puisqu’ils ont des enfants ensemble.

— Oui... d’ailleurs... elle ne m’a donné aucune nouvelle depuis ce jour-là, soufflé-je.

Il me regarde droit dans les yeux. Je remarque qu’il est sur le point de pleurer.

— C’est très dur. J’espère qu’elle va changer d’avis, bredouille-t-il en mettant ses mains dans les poches.

Un coup de vent glacé s’engouffre sous mon manteau, me faisant frissonner. Je ne sais pas trop quoi répondre. Je ne vais pas le plaindre après le mal qu’il lui a fait. Je baisse les yeux, cherchant une échappatoire. Une, deux... Trois taches sombres sur son tee-shirt. Quatre, cinq... traces d’huile éparpillées sur le tissu. Mon esprit s’accroche à ces détails pour éviter d’affronter son regard. Je pense à ses filles. Elles sont encore très jeunes, même pas dix ans. Je ne les ai pas revues une seule fois depuis le départ de Sybille. Est-ce qu’elle serait partie avec ? Elles doivent avoir besoin autant de leur mère que de leur père.

— Tu as des nouvelles, toi ? tenté-je, pour en savoir plus.

Il continue de me dévisager, comme s’il avait envie que je lui en apprenne davantage ou que je le rassure.

— Oui, on reste en bons termes, mais elle veut divorcer.

— Je suis désolée pour vous, Rémi, dis-je sincèrement.

— Je vais quand même essayer de la faire changer d’avis, ajoute-t-il, avec une lueur d’espoir.

— Tu as raison de persévérer.

J’aimerais qu’il ait raison, que tout s’arrange pour eux. Je me pose contre la voiture et me ravise en me rappelant que Victor se trouve dessous. Je retiens aussi mes questions. Victor

pourrait entendre, il n'aime pas que je me mêle des affaires des autres.

— Tu sais où elle vit en ce moment ? demandé-je.

— Elle doit être chez sa sœur...

Il fait une pause.

— Ou chez un autre... lance-t-il, sur un ton de reproche.

J'écarter les yeux, m'éloignant un peu pour que Victor ne m'écoute pas.

— Chez un autre ? Tu ne penses pas à un homme quand même ?

Il se mord les lèvres, semblant irrité, puis il pose ses mains derrière sa tête, ce qui me rend curieuse de connaître le fin mot de l'histoire.

— Oh, je ne sais pas... sûrement. On ne part pas sans raison, soupire-t-il.

Je n'ose pas creuser davantage et préfère changer de sujet pour parler des enfants.

— Lylia et Cara, vont bien ?

— Bof, elles ne le prennent pas très bien. Elles ne comprennent pas.

Je pince la bouche, imaginant leur ressenti.

— Elles sont chez toi ? Ou avec elle ?

Il détourne le regard vers la voiture.

— Elles vivent avec elle, je ne les ai pas vues depuis son départ. Elle m'empêche de les voir, je les ai simplement eues au téléphone.

Je pose ma main sur son épaule pour lui montrer que je suis navrée. Puis, en me tournant quelques secondes, j'aperçois le vieillard d'en face en train de sortir une poubelle. Je suis surprise. Il sort rarement. De le remarquer aussi souvent en si peu de temps est étonnant. Et, en plus, le voir sortir la poubelle. Normalement, il fait venir une femme de ménage deux fois par semaine, donc il ne s'en occupe pas. Je reprends mon sac posé au sol et commence à m'éloigner pour rentrer à la maison.

— Si jamais tu as besoin, tu sais que nous sommes là, conclus-je.

— Merci... oui, j'aurais peut-être besoin de toi pour quelques papiers, concède-t-il.

— D'accord, n'hésite pas, ce sera avec plaisir.

J'ai ressenti toute la profondeur de sa peine et de son désarroi. Imaginer me retrouver dans une telle situation ne m'enchante guère. Malgré tout, je n'arrive vraiment pas à lui en vouloir d'avoir fait ça à mon amie. Amie qui, entre nous, ne répond plus à mes appels. Peu importe ses erreurs, je l'aiderai s'il me le demande.

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)

